

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LE

QUINTILLIEN

(SCHILLER)

ET

LÉNORE

(BÜRGER)

TRADUITS EN VERS ÉQUIMÉTRIQUES ET ÉQUIRYTHMIQUES

PAR

ÉDOUARD PESCH



PRÉFACE DE M. L. DE FOURCAUD



PARIS

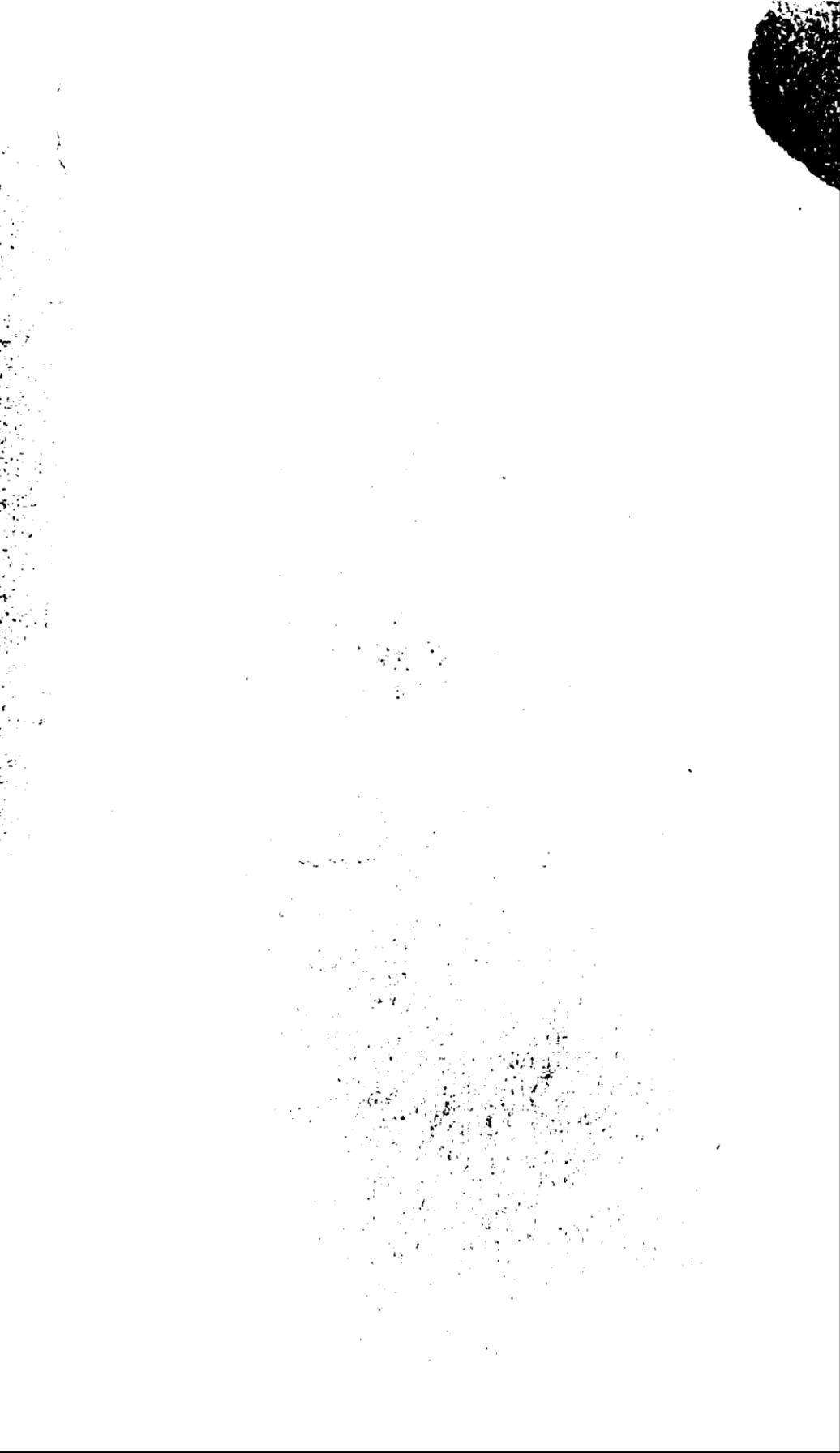
W. HINRICHSSEN, ÉDITEUR

22, RUE DE VERNEUIL, 22

1891

Tous droits réservés.







LE

# CHANT DE LA CLOCHE

(Das Lied von der Glocke)

---

LÉNORE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

**Metz la Pucelle**, poème (plaquette in-8°, Metz, 1861), épuisé.

**Les Violettes**, poésies diverses (volume in-12, Metz, 1862), épuisé.

**Hégésippe et Louise**, poème social (fort volume grand in-8° jésus, Paris, 1870)..... 2 fr. 50  
(Chez l'auteur, 21, rue Lamartine)

---

## EN PRÉPARATION :

**Rédemption**, drame social, en cinq actes, en vers.

**Le Piège**, comédie en deux actes, en prose.

**Les Deux Larmes** (*Strophes automnales*), poème dramatico-naturaliste.

---

*Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires numérotés à la presse, sur papier Hollande, à 3 francs.*

---

LE  
**CHANT DE LA CLOCHE**

(SCHILLER)

ET

**LÉNORE**

(BÜRGER)

TRADUITS EN VERS ÉQUIMÉTRIQUES ET ÉQUIRYTHMIQUES

PAR

**ÉDOUARD PESCH**



PRÉFACE DE M. L. DE FOURCAUD



PARIS

**W. HINRICHSSEN, ÉDITEUR**

22, RUE DE VERNEUIL, 22

1891

Tous droits réservés.

Harvard University Library

By Exchange

~~48516.30.5~~

✓

48517.12.3.50

✓

## PRÉFACE

---

A M. Édouard PESCH, traducteur du CHANT DE LA CLOCHE  
et de la ballade de LÉNORE.

*Monsieur,*

*Vous avez bien voulu me communiquer vos traductions en vers français du Chant de la Cloche, de Schiller, et de la ballade de Lénore, de Bürger, et vous désirez avoir mon sentiment sur votre double entreprise et, principalement, à ce qu'il me semble, sur votre méthode de traducteur. Je vais essayer de vous répondre. Il faudrait, par malheur, un grand loisir pour épuiser le sujet qui vous est à cœur. Ne l'ayant*

Harvard University Library

By Exchange

~~48516.30.5~~

✓

48517.12.3.50

✓

## PRÉFACE

---

A M. Édouard PESCH, traducteur du CHANT DE LA CLOCHE  
et de la ballade de LÉNORE.

*Monsieur,*

*Vous avez bien voulu me communiquer vos traductions en vers français du Chant de la Cloche, de Schiller, et de la ballade de Lénore, de Bürger, et vous désirez avoir mon sentiment sur votre double entreprise et, principalement, à ce qu'il me semble, sur votre méthode de traducteur. Je vais essayer de vous répondre. Il faudrait, par malheur, un grand loisir pour épuiser le sujet qui vous est à cœur. Ne l'ayant*

---

*point, je cours au nécessaire. En quel esprit, selon quels principes convient-il de traduire les œuvres des poètes? Question petite et bien simple en apparence, mais qui a vingt fois soulevé des tempêtes dans le monde de l'érudition.*

*Il y a deux sortes de traducteurs : ceux qui vulgarisent et ceux qui descendent, amoureuse-ment, au profond des œuvres. Les premiers — de beaucoup les plus nombreux — estiment suffisant de rendre le sens précis des mots, le mouvement général des conceptions, sans tenir un compte scrupuleux du génie des langues, de l'expressive et changeante particularité des rythmes, de l'ondolement, infiniment divers, des cadences. On discerne, en toute poésie, deux éléments distincts et qui tendent à s'identifier : l'image et la musique. Les vulgarisateurs dépouillent l'image de la musique et n'ont plus, dès lors, qu'un vague et froid argument du poème original, un programme, un cadavre. La prose leur est bonne à travestir également les plus beaux vers, quelles que soient leur trame et leur métrique, qu'ils se groupent en strophes, se distribuent en dialogues ou s'enchaînent en récits. A mettre leur copie en face du modèle, on reconnaît immédiatement la vanité de leur travail.*

*Ils ont respecté la lettre du texte; ils ont opposé phrase à phrase et page à page; la donnée littéraire subsiste; le ressort esthétique de l'œuvre est brisé. Je ne dis pas qu'ils aient fait besogne inutile pour le commun des hommes; j'affirme qu'ils sont restés en dehors des véritables conditions de l'art. Imaginez une symphonie dénudée de son orchestration ou un tableau de maître dont la photographie a fixé les contours en renversant toutes les valeurs.*

*Les autres, à tous égards plus judicieux et de goût meilleur, n'admettent pas qu'on traduise des vers autrement que par des vers. Lorsqu'un poète a équilibré des vocables d'une certaine façon, c'est, apparemment, en vue d'impressionner ses lecteurs d'une certaine manière. L'artiste précipite ou retient ses adjectifs et ses substantifs, les associe doucement ou les jette les uns contre les autres, en tire des clartés et des sonorités comme on arrache à deux cailloux entrechoqués un bruit et des étincelles, les fait mélancoliques, ou gais, ou graves, à son commandement, les fluidifie comme de l'eau, les forge comme du métal, les sertit comme des diamants, les pétrit comme de la cire, les tisse comme de la dentelle. Son style a cette vie ner-*

*veuse, toute en suggestions, qui résulte de la sensibilité des paroles au contact des idées. Rien n'est abandonné au hasard : partant, tout a son rôle et son importance. Modifiez les détails, la physionomie en reste altérée. Brouillez les nuances, les sensations se dénaturent. Négligez un accent, vous rompez la subtile harmonie par laquelle les significances se prolongent. De là, pour les traducteurs sincèrement artistes, la loi de ne jamais plier à la prose un poème qui doit au vers son rayonnement et sa magie. Le vers seul fraternise avec le vers et lui répond, d'une littérature à l'autre, se prêtant aux intimités de chaque poésie et en propageant l'émotion.*

*Telle est votre opinion, monsieur, je le constate avec plaisir. Mais vous allez plus loin encore : vous voulez que la traduction soit au poème étranger ce que le moulage est à la statue, une reproduction d'identité. C'est pourquoi, ayant choisi deux pièces lyriques fameuses entre toutes dans le répertoire allemand, le Chant de la Cloche et la ballade de Lénore, il vous a plu de les faire passer en français comme d'une coulée. De combien de difficultés se hérissait votre tâche ! Rien ne manque : les raccourcis philosophiques, les sous-entendus, les rythmes*

*mobiles, les effets plastiques, les progressions sonores, les onomatopées, les bizarreries. Vous vous êtes acharné à tout transporter dans notre idiome, infatigable à marteler vos rythmes sur les propres rythmes de Schiller et de Bürger, ne vous arrêtant jamais que vous n'eussiez ménagé des pondérations de syllabes équivalant aux agencements de longues et de brèves de la langue d'outre-Rhin. D'une cloche germanique vous avez fait sortir, à l'aide d'un battant français, des vibrations françaises et qui, néanmoins, nous évoquent le son primitif. La tentative était curieuse en soi et l'issue en est méritoire.*

*Que s'il vous convient de vous tourner avec moi vers le lointain passé, nous y trouverons des choses faites pour vous intéresser et vous toucher peut-être. Vous avez eu des aïeux notables, au temps de la Renaissance, dans l'art de la traduction. Les philosophes ont fort à dire sur cette époque; les hommes de lettres lui doivent cette justice qu'elle a fait de nos dialectes des instruments merveilleux. L'originalité n'y courait pas les rues; je ne sais si nous avons progressé à ce point de vue... En revanche, la soif de savoir y était ardente et cherchait à s'abreuver, surtout, aux sources antiques. Cette*

*fièvre littéraire ne nous valut pas seulement des éditions grecques et latines, mais aussi des traductions en nombre des anciens auteurs. Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, Homère fut traduit je ne sais combien de fois par Octavien de Saint-Gelais, par Amadis Jamayn, par Salomon Cerfon et d'autres que j'oublie; Horace eut une version française de la main de Jacques Peltier; Ovide, d'Albin des Avenelles et d'André Delavigne; Virgile, Térence... que sais-je? Ces versions d'œuvres poétiques, généralement rédigées en vers, n'étaient pas des chefs-d'œuvre. On en voyait même où le texte authentique entrait pour une faible part; seulement, les recherches d'assimilation et d'interprétation en distinguaient extraordinairement un certain nombre. Un des législateurs du Parnasse d'alors, Thomas Sibilet, l'auteur d'un Art poétique qui avait son prix, s'épouvantait presque de l'empressement de ses contemporains à tout traduire : « La version, dit-il, est aujourd'hui le poème le plus fréquent et le mieux reçu des estimés poètes et des doctes lecteurs..... Les poètes, famés savants, aiment mieux suivre, en traduisant, la trace approuvée de tant d'âges et de bons esprits que de produire de leur fonds. » Il est certain que le goût de l'érudition, vraie ou*

*factice, débordait toute chose et paralysait nos facultés créatrices, si puissamment développées au Moyen Age. Mais, d'autre part, la langue de nos ancêtres, rigide, rebelle au parler d'art, s'assouplissait, se disciplinait, s'affinait en ces exercices d'adaptation, et c'est justement ce que maître Sibilet ne savait point voir.*

*Or, c'est à cette observation que j'en veux venir, et c'est ici le trait que je vous recommande. Si beaucoup se bornaient à imiter les antiques poèmes en vers prosodiés à la manière ordinaire, quelques-uns eurent l'idée, pour être plus précis, d'adapter le français aux mètres latins et grecs. Agrippa d'Aubigné a eu entre les mains une version de l'Iliade et de l'Odyssée travaillée d'après ce système par un certain Mousset, qui l'avait fait imprimer. Baïf, que l'on connaît davantage, a traité de même les Jours d'Hésiode. Il y a eu, autour de ce maître, des essais du même genre assez divers et très nombreux. Feuillitez les recueils du XVI<sup>e</sup> siècle, vous y suivrez à la trace une singulière tentative de révolution prosodique. Notre versification se base sur le nombre des syllabes, sur le rythme et sur la rime, non sur des valeurs de quantité. Qui l'a voulu ainsi? Le génie de la*

*langue, le goût immémorial de la nation. Voici, toutefois, qu'on veut absolument retrouver dans nos mots toutes les combinaisons classiques des brèves et des longues, tous les pieds de la versification des anciens : le trochée, l'iambe, le spondée, le pyrrhique, le dactyle, l'anapeste, le molosse, et le tribraque, et l'amphibraque, et le bacche, et l'antibacche, et l'amphimacre... C'est à frémir ! Baïf fonde même une sorte d'Académie poético-musicale chargée de remettre en honneur, tant dans la poésie que dans la musique, les mesures et règlements « usités par les Grecs et Romains ». Vous voyez que nos traditions nationales sont l'objet d'un siège en règle. On consent bien, à la vérité, à souffrir la rime en certains cas, mais, entre nous, l'on n'y tient qu'à demi.*

*Et savez-vous pourquoi nos traditions n'ont point capitulé ? Uniquement parce que la décomposition de nos vocables en pieds métriques est arbitraire ; qu'il y faut un continuel raisonnement et que le vers ne s'accommode pas des valeurs de quantité non immédiatement et instinctivement saisies par l'oreille. Vous abolissez le pied syllabique dont nous avons le secret ; vous le remplacez par un pied de plusieurs syllabes,*

conventionnellement classées; par surcroît, vous substituez à nos rythmes familiers des rythmes de pur artifice. Votre poésie ne chante plus pour nous. Nous ne comprenons plus ce que vous voulez nous dire. L'ordonnance que vous êtes conduit à donner à vos phrases achève de nous dérouter. Laissez-nous tranquilles avec vos Romains et vos Grecs! Ces gens ne sont point d'ici. Jamais personne, par exemple, ne nous fera accepter comme vers français les trois lignes suivantes, « dactyliques héroïques hexamètres », du vieux Baïf, dans sa traduction d'Hésiode :

*Les jours par Jupiter observant comme l'on doit  
Enseigne les servans que le jour trentième du mois vaut  
Pour la besogne revoir comme pour la pilance départir...*

Mais, fort heureusement, monsieur, nous n'en sommes plus à ces folies. A quoi bon les déplorer? Mieux vaudrait en rire, en scandant de tels alignements de mots sur le mode antique, ainsi qu'on les prétend écrits :

*Pōur iã bē | sōgnē rē | voir cōmme | pōur iã pī | tãncē dē | partīr.*

Au surplus, la poésie, sous la sauvegarde du bon sens public, n'en a couru aucun danger, et nous préférons nous souvenir, en fin de

*compte, du résultat de toutes ces expériences pour l'avancement et l'affinement de l'idiome français. S'est-elle assez assouplie, assez élargie, cette admirable langue, en restant elle-même, c'est-à-dire nette, solide et d'une transparence de cristal! Vous avez prouvé, quant à vous, en traduisant le Chant de la Cloche et Lénore, qu'elle est même susceptible de se couler exactement dans un moule german, et de nous donner, d'une œuvre d'art germanique, une fidèle contre-épreuve.*

*Nous n'avons pas, comme les Allemands, un arsenal complet de mesures prosodiques. Nous n'avons à notre disposition que des sonorités, mais si variées, si riches, si puissantes ou si légères, qu'elles peuvent suppléer à tout. Vous êtes arrivé, par leur secours, monsieur, sans infliger de démenti à nos règles naturelles, sans violenter le génie de nos traditions, à lutter avec les originaux de Schiller et de Bürger pour les impressions métriques et rythmiques. Votre méthode est si ingénieusement appliquée qu'elle fait illusion. A tout le moins trouvera-t-on grand avantage à l'appliquer à la traduction des poèmes étrangers de ciselure fine, toutes les fois que les principes de versification ne seront*

---

*point contradictoires. Gardez-la surtout d'exagération et de vain doctrinarisme. Vous rendrez service aux Écoles, et ce n'est pas là, que je sache, une récompense à dédaigner.*

*Croyez, monsieur, à ma parfaite considération.*

L. DE FOURCAUD.

Paris, 16 octobre 1890.





L.EE

# CHANT DE LA CLOCHE

(Schiller)

Traduction en vers équimétriques et équirhythmiques.

DAS

# Lied von der Glocke

---

Vivos voco. Mortuos plango.  
Fulgura frango.

I

Fest gemauert in der Erden,  
Steht die Form, aus Lehm gebrannt:  
Heute muss die Glocke werden!  
Frisch, Gesellen, seid zur Hand!  
    Von der Stirne heiss,  
    Rinnen muss der Schweiss,  
Soll das Werk den Meister loben,  
Doch der Segen kommt von Oben.

Zum Werke, dass wir ernst bereiten,  
Geziemt sich wohl ein ernstes Wort;  
Wenn gute Reden sie begleiten,  
Dann fliesst die Arbeit munter fort.  
So lasst uns jetzt mit Fleiss betrachten,  
Was durch die schwache Kraft entspringt;  
Den schlechten Mann muss man verachten,  
Der nie bedacht was er vollbringt.  
Das ist's ja, was den Menschen zieret,  
Und dazu ward ihm der Verstand,  
Dass er im innern Herzen spüret  
Was er erschafft mit seiner Hand.

L. B

# Chant de la Cloche

---

Vivos voco. Mortuos plango.  
Fulgura frango.

## I

Enchâssé comme une roche  
Dans le sol, le moule attend :  
Holà donc ! fondons la cloche,  
Compagnons, voici l'instant !  
Haut le cœur ! Courage !  
Suons, faisons rage,  
Et qu'une œuvre sans défaut  
Naisse, s'il plaît au Très-Haut !

A notre tâche auguste et grave  
Conviennent bien les fiers penses,  
Et tout travail va sans entrave  
Où règnent les propos sensés.  
Or, méditons au fond de l'âme  
Sur l'humble effort au grand effet :  
Honni soit l'ouvrier infâme  
Qui fait sans cœur le peu qu'il fait !  
Quel est l'honneur de notre race,  
Le but de notre esprit humain ?  
C'est qu'en son for chacun se trace  
La tâche imposée à sa main.

## II

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,  
 Doch recht trocken lasst es sein,  
 Dass die eingepresste Flamme  
 Schläge zu dem Schwalch hinein!  
 Kocht des Kupfers Brei,  
 Schnell das Zinn herbei,  
 Dass die zähe Glockenspeise  
 Fliesse nach der rechten Weise!

Was in des Dammes tiefer Grube  
 Die Hand mit Feuers Hilfe baut,  
 Hoch auf des Thurmes Glockenstube,  
 Da wird es von uns zeugen laut.  
 Noch dauern wird's in späten Tagen  
 Und rühren vieler Menschen Ohr,  
 Und wird mit dem Betrübten klagen  
 Und stimmen zu der Andacht Chor.  
 Was unten tief dem Erdensohne  
 Das wechselnde Verhängniss bringt,  
 Das schlägt an die metallne Krone,  
 Die es erbaulich weiter klingt.

## III

Weisse Blasen seh' ich springen;  
 Wohl! die Massen sind im Fluss.  
 Lasst's mit Aschensalz durchdringen:  
 Das befördert schnell den Guss.  
 Auch von Schaume rein  
 Muss die Mischung sein,  
 Dass vom reinlichen Metalle  
 Rein und voll die Stimme schalle!

Denn mit der Freude Feierklänge  
 Begrüsst sie das geliebte Kind

## II

C'est le tronc du pin qui donne,  
Bien séché, l'ardent tison,  
Et son feu flambant rayonne,  
Dévorant, en sa prison.

Veillez ! quand le cuivre  
Bout, l'étain doit suivre :  
Ainsi l'alliage gras  
Coulera sans embarras.

Ce qu'en la fosse étroite et noire  
La main construit avec le feu  
Témoignera de notre gloire  
Du haut de son domaine bleu.  
Ce bronze vivra d'âge en âge  
Et charmera bien des humains,  
Qu'il mêle aux larmes son langage  
Ou scande les cantiques saints.  
Les sorts divers qu'en bas ordonne,  
Pour les mortels, le Tout-Puissant  
Feront vibrer dans la couronne  
Un écho clair et saisissant.

## III

Mais je vois des bulles naitre :  
C'est la masse en fusion.  
Que la soude la pénètre,  
Stimulant l'éclosion !  
Purgez bien la fonte,  
Si l'écume y monte,  
Pour qu'au métal affiné  
Un son pur, plein, reste inné.

Car c'est d'un carillon de fête  
Qu'il salûra l'enfant charmant,

Auf seines Lebens erstem Gange  
Den es in Schlafes Arm beginnt.  
Ihm ruhen noch im Zeitenschosse  
Die schwarzen und die heitern Loose ;  
Der Mutterliebe zarte Sorgen  
Bewachen seinen goldnen Morgen —  
Die Jahre fliehen pfeilgeschwind !  
Vom Mädchen reisst sich stolz der Knabe,  
Er stürmt ins Leben wild hinaus,  
Durchmisst die Welt am Wanderstabe,  
Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus.  
Und herrlich, in der Jugend Prangen,  
Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,  
Mit züchtigen, verschämten Wangen,  
Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.  
Da fasst ein namenloses Sehnen  
Des Jünglings Herz, er irrt allein,  
Aus seinen Augen brechen Thränen,  
Er flieht der Brüder wilden Reih'n.  
Erröthend folgt er ihren Spuren  
Und ist von ihrem Gruss beglückt ;  
Das Schönste sucht er auf den Fluren,  
Womit er seine Liebe schmückt.  
O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen !  
Der ersten Liebe goldne Zeit !  
Das Auge sieht den Himmel offen,  
Es schwelgt das Herz in Seligkeit !  
O, dass sie ewig grünen bliebe,  
Die schöne Zeit der jungen Liebe !

## IV

Wie sich schon die Pfeifen bräunen !  
Dieses Stäbchen tauch' ich ein :  
Sehn wir's überglast erscheinen,  
Wird's zum Gusse zeitig sein.

Lorsqu'au baptême qui s'apprête  
On l'offrira rose et dormant.  
Ton voile, ô Temps, lui cèle encore  
Ses lots divers, bonheurs, besoins,  
Et sur sa radieuse aurore  
Veille une mère aux tendres soins.  
Les ans s'enfuient, l'enfance passe...  
Jeune homme, il part, à lui l'espace!  
Sa mie en vain l'a retenu ;  
Il court le monde, apprend, se lasse...  
Puis rentre et semble un inconnu.  
Et, dans sa beauté ravissante,  
Comme un mirage au fond des cieux,  
Le front pudique, rougissante,  
La vierge est là, devant ses yeux...  
Soudain son cœur s'emplit d'alarmes  
Sans nom ; il va, les pas fuyants,  
Répandre des torrents de larmes,  
Seul, loin des frères trop bruyants.  
Emu, timide, il suit l'idole,  
Dont un sourire le ravit ;  
Il cueille aux champs la fleur, symbole  
Du cher amour qui l'asservit.  
O tendre peine, douce attente,  
Premier amour, moment divin !  
L'œil voit s'ouvrir un ciel sans fin  
Et dans le cœur l'extase chante.  
Ah ! puisse rester toujours tel  
Le jeune amour, être immortel !...

## IV

Comme les tuyaux brunissent !  
Vite un bâton dans le flot :  
Si les masses le vernissent,  
Nous pourrons couler bientôt.

Jetzt, Gesellen, frisch!  
 Prüft mir das Gemisch,  
 Ob das Spröde mit dem Weichen  
 Sich vereint zum guten Zeichen.

Denn wo das Strenge mit dem Zarten,  
 Wo Starkes sich und Mildes paarten,  
 Da gibt es einen guten Klang.  
 Drum prüfe, wer sich ewig bindet,  
 Ob sich das Herz zum Herzen findet :  
 Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang!

Lieulich in der Bräute Locken  
 Spielt der jungfräuliche Kranz,  
 Wenn die hellen Kirchenglocken  
 Laden zu des Festes Glanz.  
 Ach! des Lebens schönste Feier  
 Endigt auch den Lebensmai :  
 Mit dem Gürtel, mit dem Schleier  
 Reisst der schöne Wahn entzwei.

Die Leidenschaft flieht,  
 Die Liebe muss bleiben ;  
 Die Blume verblüht,  
 Die Frucht muss treiben.  
 Der Mann muss hinaus  
 Ins feindliche Leben,  
 Muss wirken und streben,  
 Und pflanzen und schaffen,  
 Erlisten, erraffen,  
 Muss wetten und wagen,  
 Das Glück zu erjagen.

Da strömet herbei die unendliche Gabe,  
 Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,  
 Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus.

Und drinnen waltet  
 Die züchtige Hausfrau,

Compagnons, alerte!  
Une épreuve experte :  
Cuivre sec, ductile étain,  
Forment-ils un tout certain?

Où le rigide est près du souple,  
Où force à douce humeur s'accouple,  
S'obtient l'harmonieux accord;  
Donc qui se lie à jamais craigne  
Que l'un ou l'autre cœur ne saigne.

Après court rêve, long remord!  
Comme aux blanches fiancées  
Sied le bandeau virginal,  
Quand les cloches balancées  
Donnent leur joyeux signal!  
Las! le plus beau jour sur terre  
Clôt aussi l'avril humain :  
Plus de voile; adieu, mystère,  
Douce erreur sans lendemain!

L'ivresse se lasse :  
L'amour doit fleurir;  
La fraîche fleur passe:  
Le fruit doit mûrir.  
La vie inclémente  
Appelle l'époux :  
Il faut que, jaloux,  
Il crée, ose, plante,  
Qu'il sache amasser,  
Ruser, pourchasser  
Partout la fortune.

Alors afflûront, de l'aube à la brune,  
Les riches moissons qu'un grenier attend:  
L'espace grandit, la maison s'étend.

Au dedans gère  
L'honnête ménagère

Die Mutter der Kinder,  
Und herrschet weise  
Im häuslichen Kreise,  
Und lehret die Mädchen  
Und wehret den Knaben,  
Und reget ohn' Ende  
Die fleissigen Hände.  
Und mehrt den Gewinn  
Mit ordnendem Sinn,  
Und füllet mit Schätzen die duftenden Laden,  
Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,  
Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein  
Die schimmernde Wolle, den schneeichten Lein,  
Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer,  
Und ruhet nimmer.

Und der Vater, mit frohem Blick,  
Von des Hauses weitschauendem Giebel,  
Ueberzählet sein blühend Glück,  
Siehet der Pfosten ragende Bäume  
Und der Scheunen gefüllte Räume  
Und die Speicher, vom Segen gebogen,  
Und des Kornes bewegte Wogen,  
Rühmt sich mit stolzem Mund :  
« Fest wie der Erde Grund,  
« Gegen des Unglücks Macht  
« Steht mir des Hauses Pracht! »  
Doch mit des Geschickes Mächten  
Ist kein ew'ger Bund zu flechten,  
Und das Unglück schreitet schnell!

## V

Wohl! nun kann der Guss beginnen :  
Schön gezacket ist der Bruch.

Aux beaux enfants blonds,  
Et, bonne et sage,  
Conduit le ménage,  
Calmant les garçons,  
Donnant des leçons  
Aux filles ; — sans cesse  
Elle use ses mains  
A doubler les gains  
Par l'ordre et l'adresse ;  
Remplit le bahut de biens à souhait,  
Recouvre de fil l'agile rouet  
Et dans la proprette armoire elle empile  
La laine aux tons mats, le lin sans apprêt,  
Et joint l'agrément, le luxe, à l'utile,  
Sans nul arrêt...

D'un regard satisfait, le père,  
Du logis dominant les coteaux,  
Fait le compte du bien prospère,  
Il voit, étayés de puissants poteaux,  
Les hangars emplis jusqu'à la faitière,  
Les greniers pleins d'un lourd trésor,  
Les seigles mûrs aux vagues d'or,  
Et l'orgueilleux se vante :  
« Qu'il pleuve, tonne ou vente,  
« Mes biens résisteront,  
« Ruine, à ton affront ! »  
Mais le destin ne contracte  
Jamais nul durable pacte,  
Et le malheur est si prompt !

## V

Tout va bien, la fonte est proche :  
Chaque pli s'est dentelé.

Doch bevor wir's lassen rinnen,  
Betet einen frommen Spruch!  
Stosst den Zapfen aus!  
Gott bewahr' das Haus!  
Rauchend in des Henkels Bogen  
Schießt's mit feuerbraunen Wogen.

Wohlthätig ist des Feuers Macht,  
Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,  
Und was er bildet, was er schafft,  
Das dankt er dieser Himmelskraft;  
Doch furchtbar wird die Himmelskraft,  
Wenn sie der Fessel sich entrafft,  
Einhertritt auf der eignen Spur,  
Die freie Tochter der Natur.

Wehe, wenn sie losgelassen,  
Wachsend ohne Widerstand,  
Durch die volkbelebten Gassen  
Wälzt den ungeheuren Brand!  
Denn die Elemente hassen  
Das Gebild der Menschenhand.

Aus der Wolke  
Quillt der Segen,  
Strömt der Regen;

Aus der Wolke, ohne Wahl,  
Zuckt der Strahl.

Hört ihr's wimmern, hoch vom Thurm!

Das ist Sturm!

Roth wie Blut

Ist der Himmel:

Das ist nicht des Tages Gluth!

Welch Getümmel

Strassen auf!

Dampf wallt auf!

Flackernd steigt die Feuersäule;

Mais procédons sans reproche :  
Prions!... puis, qu'il soit coulé!  
Chassez donc la bonde...  
Ah! Dieu nous seconde!  
Arc fumant, soudain jaillit  
L'onde ardente et fuit son lit.

Le feu puissant produit merveille  
Quand on le dompte et le surveille,  
Et ce que l'homme crée ou fait  
Lui vient de ce divin bienfait.  
Mais quel effroi quand la capture  
Perfide échappe à sa prison  
Et suit sa propre déraison,  
La libre enfant de la nature !  
Malheur quand digue et paroi  
Croulent, que sans résistance  
Sur la rue en désarroi  
Roule l'incendie intense !  
Car les éléments sont faux  
Et jalourent nos travaux.  
De la nue  
Bienvenue,  
Tout bien flue ;  
De la nue, à tout hasard,  
L'éclair part...  
Au beffroi, quel grand vacarme !  
C'est l'alarme !  
Rouge-sang,  
Le ciel coule :  
Tel n'est pas le jour naissant !  
Et la foule  
Va croissant.  
L'air s'enfume ;  
Rouge. énorme, un jet l'allume,

Durch der Strasse lange Zeile  
Wächst es fort mit Windeseile ;  
Kochend, wie aus Ofens Rachen,  
Glühn die Lüfte, Balken krachen,  
Pfoften stürzen, Fenster klirren,  
Kindern jammern, Mütter irren,  
Thiere wimmern  
Unter Trümmern.

Alles rennet, rettet, flüchtet ;  
Taghell ist die Nacht gelichtet.  
Durch der Hände lange Kette,  
Um die Wette,  
Fliegt der Eimer ; hoch im Bogen  
Spritzen Quellen Wasserwogen.  
Heulend kommt der Sturm geflogen,  
Der die Flamme brausend sucht.  
Prasselnd in die dürre Frucht  
Fällt sie, in des Speichers Räume,  
In der Sparren dürre Bäume,  
Und, als wollte sie im Wehen  
Mit sich fort der Erde Wucht  
Reissen in gewalt'ger Flucht,  
Wächst sie in des Himmels Höhen  
Riesengross !  
Hoffnungslos

Weicht der Mensch der Götterstärke ;  
Müßig sieht er seine Werke  
Und bewundernd untergehn.

Leergebrannt  
Ist die Stätte,  
Wilder Stürme raues Bette.  
In den öden Fensterhöhlen  
Wohnt das Grauen,  
Und des Himmels Wolken schauen  
Hoch hinein.

Et le fléau, toit à toit,  
D'une rue à l'autre croît.  
L'atmosphère arde en fournaise ;  
Tout s'écroule, éclate en braise :  
Poutres, linteaux et vantail ;  
Mère, enfants, vont sans demeure ;  
Le bétail  
Brûle et pleure...  
Chacun sauve, emporte et fuit ;  
Il fait jour en pleine nuit...  
Par la chaîne bénévole  
Des mains vole  
L'aide des humides seaux ;  
L'eau fend l'air, tombe en ruisseaux.  
L'ouragan hurlant arrive  
Sur la flamme alors plus vive :  
Elle atteint en crépitant,  
Au grenier, les moissons sèches,  
Les chevrons aux mûres flèches ;  
Puis, d'un vol exorbitant,  
Semble entraîner, à sa suite,  
Tout le globe dans sa fuite,  
Et dans l'air croît et s'étend  
Sans limite !  
Consterné,  
L'homme cède aux lois divines  
Et, vaincu, las, s'est borné  
A contempler les ruines.

Noirs, sans fond,  
Les murs font  
Comme un antre au vent sauvage ;  
Aux fenêtres qu'il ravage,  
Trous déserts,  
Transparaît le blanc nuage  
Dans les airs.

Einen Blick  
Nach dem Grabe  
Seiner Habe

Sendet noch der Mensch zurück, —  
Greift fröhlich dann zum Wanderstabe :  
Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,  
Ein süßser Trost ist ihm geblieben :  
Er zählt die Häupter seiner Lieben,  
Und sieh'! ihm fehlt kein theures Haupt.

## VI

In die Erd' ist's aufgenommen,  
Glücklich ist die Form gefüllt :  
Wird's auch schön zu Tage kommen,  
Dass es Fleiss und Kunst vergilt ?  
    Wenn der Guss misslang ?  
    Wenn die Form zersprang ?  
Ach ! vielleicht, indem wir hoffen,  
Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schoss der heil'gen Erde  
Vertrauen wir der Hände That,  
Vertraut der Sämann seine Saat  
Und hofft dass sie entkeimen werde  
Zum Segen, nach des Himmels Rath.  
Noch köstlicheren Samen bergen  
Wir trauernd in der Erde Schoss  
Und hoffen, dass er aus den Särgen  
Erbühen soll zu schönern Loos.

Von dem Dome,  
Schwer und bang,  
Tönt die Glocke  
Grabgesang.

Ernst begleiten ihre Trauerschläge  
Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

L'homme adresse  
Aux débris  
Des abris

Un regard plein de tendresse,  
Puis prend son bâton, se redresse :  
Quoi que lui prit le feu puissant,  
Il garde un doux espoir quand même :  
Il cherche et compte ceux qu'il aime,  
Et tous sont là, nul n'est absent !

## VI

Sous la terre qui le cèle,  
Notre moule est bien rempli :  
Va-t-il, fruit de l'art, du zèle,  
Naître un objet accompli ?  
Que la fonte rate,  
Que le moule éclate,  
Plus d'espoir!... Hélas! qui sait  
Si le mal déjà n'est fait !

Au sol obscur qui les renferme,  
Nous confions les flots d'airain;  
Le laboureur y met son grain  
Et, plein d'espoir, attend qu'il germe  
Au gré du Maître souverain.  
Mais bien plus noble est la semence  
Qu'on glisse, en pleurant, au tombeau  
Avec la foi qu'alors commence,  
Pour l'âme humaine, un sort plus beau !  
Le son tombe  
De la tour;  
Lent et lourd  
Chant de tombe !  
Son glas suit un voyageur humain  
Gravement sur son dernier chemin...

Ach! die Gattin ist's, die theure,  
Ach! es ist die treue Mutter,  
Die der schwarze Fürst der Schatten  
Wegführt aus dem Arm des Gatten,  
Aus der zarten Kinder Schaar,  
Die sie blühend ihm gebar,  
Die sie an der treuen Brust  
Wachsen sah mit Mutterlust...  
Ach! des Hauses zarte Bande  
Sind gelöst auf immerdar :  
Denn sie wohnt im Schattenlande,  
Die des Hauses Mutter war ;  
Denn es fehlt ihr treues Walten,  
Ihre Sorge wacht nicht mehr ;  
An verwaister Stätte schalten,  
Wird die Fremde, liebeleer...

## VII

Bis die Glocke sich verkühlet,  
Lasst die strenge Arbeit ruhn ;  
Wie im Laub der Vogel spielt,  
Mag sich jeder gütlich thun.  
Winkt der Sterne Licht,  
Ledig aller Pflicht,  
Hört der Bursch die Vesper schlagen ;  
Meister muss sich immer plagen.

Munter fördert seine Schritte  
Fern im wilden Forst der Wandrer  
Nach der lieben Heimathhütte.  
Blöckend ziehen heim die Schafe,  
Und der Rinder  
Breitgestirnte, glatte Schaaren  
Kommen brüllend  
Die gewohnten Ställe füllend.

Las ! c'est une épouse chère ;  
Las ! c'est la fidèle mère  
Que la mort prit, dans sa fleur,  
Au mari fou de douleur,  
Aux petits enfants, couvée  
Sous ses baisers élevée,  
Que son fier et tendre amour  
Voyait croître chaque jour !  
Ah ! ce bonheur éphémère  
Est à tout jamais détruit :  
Maintenant la douce mère  
Dort dans l'éternelle nuit,  
Et ses enfants, près de l'âtre,  
Pleurent sans nuls soins câlins ;  
Bientôt viendra la marâtre  
Et malheur aux orphelins !

## VII

Jusqu'à l'heure où notre ouvrage  
Froidira, reposez-vous ;  
Comme l'oiseau sous l'ombrage,  
Que chacun fasse à ses goûts !  
    Quand le soir arrive,  
    L'ouvrier s'esquive,  
Libre du devoir, dispos :  
Pour le maître, nul repos !

Preste, un voyageur chemine  
Dans les grands bois assombris  
Et regagne sa chaumine.  
Les moutons vont aux abris ;  
    Les génisses,  
Fronts étoilés, robes lisses,  
    Vont, beuglant,  
Aux étables, d'un pas lent.

Schwer herein  
Schwankt der Wagen,  
Kornbeladen ;  
Bunt von Farben,  
Auf den Garben  
Liegt der Kranz,  
Und das junge Volk der Schnitter  
Fliegt zum Tanz.  
Markt und Strasse werden stiller.  
Um des Lichts gesell'ge Flamme  
Sammeln sich die Hausbewohner,  
Und das Stadthor schliesst sich knarrend.  
Schwarz bedeckt  
Sich die Erde :  
Doch den sichern Bürger schrecket  
Nicht die Nacht,  
Die den Bösen grässlich wecket :  
Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segenreiche  
Himmelstochter, die das Gleiche  
Frei und leicht und freudig bindet,  
Die der Städte Bau gegründet,  
Die herein von den Gefilden  
Rief den ungesell'gen Wilden,  
Eintrat in der Menschen Hütten,  
Sie gewöhnt zu sanften Sitten,  
Und das theuerste der Bande  
Wob, den Trieb zum Vaterlande !

Tausend fleiss'ge Hände regen,  
Helfen sich im muntern Bund,  
Und in feurigem Bewegen  
Werden alle Kräfte kund.  
Meister rührt sich und Geselle  
In der Freiheit heil'gem Schutz ;

Lourd, branlant,  
Le char rentre,  
Plein de blé;  
Constellé,  
Brille au centre  
Le bouquet.  
Tout fancheur jeune et coquet  
Sauts, danse.  
Rue et marché font silence...  
Au logis, quel gai caquet  
Près des lampes qu'on apporte!  
La barrière clôt sa porte.  
Puis s'étend  
L'ombre obscure;  
Mais le paisible habitant  
N'en a cure :  
Si le criminel attend,  
La loi veille, et son égide est sûre!

Ordre saint, esprit des cieux,  
Qui, dans un accord joyeux,  
Formes les liens faciles :  
Tu fondas les grandes villes,  
Y convias, sous tes lois,  
Le sauvage, loin des bois,  
Le sevras d'idolâtrie,  
L'animas de douces mœurs,  
Et dans les plus humbles cœurs  
Mis l'amour de la patrie!

Mille actives mains, s'aidant,  
Ont uni courage et zèle;  
Dans ce mouvement ardent,  
Chaque force se révèle.  
Sous ta garde, ô liberté,  
Maître et compagnons travaillent :

Jeder freut sich seiner Stelle,  
Bietet dem Verächter Trutz.  
Arbeit ist des Bürgers Zierde,  
Segen ist der Mühe Preis :  
Ehrt den König seine Würde,  
Ehret uns der Hände Fleiss.

Holder Friede,  
Süsse Eintracht,  
Weilet, weilet,  
Freundlich über dieser Stadt !  
Möge nie der Tag erscheinen,  
Wo des rauhen Krieges Horden  
Dieses stille Thal durchtoben,  
Wo der Himmel,  
Den des Abends sanfte Röthe  
Lieblich malt,  
Von der Dörfer, von der Städte  
Wildem Brande schrecklich strahlt !

## VIII

Nun zerbrecht mir das Gebäude :  
Seine Absicht hat's erfüllt,  
Dass sich Herz und Auge weide  
An dem wohlgelungenen Bild.  
Schwingt den Hammer, schwingt,  
Bis der Mantel springt !  
Wenn die Glock' soll auferstehen,  
Muss die Form in Stücken gehen.

Der Meister kann die Form zerbrechen  
Mit weiser Hand, zur rechten Zeit ;  
Doch wehe, wenn in Flammenbächen  
Das glühnde Erz sich selbst befreit !  
Blindwüthend, mit des Donners Krachen,

Tous, joyeux, non sans fierté,  
Bravent les jaloux qui raillent.  
Le labeur, aux citoyens,  
Donne gloire et larges biens ;  
Au roi titre et nom sonore :  
Nous, notre œuvre nous honore.

Reste, ô paix !  
Concorde aimable,  
Plane, stable,  
Sur nos chaumes, nos palais !  
Que le sort ne nous ménage  
Nul jour où guerre et carnage  
Dans ce val crieraient leur rage,  
Où les cieux,  
Que la douce aurore blonde  
Seule inonde,  
Ardraient aux sinistres feux  
Des maisons de nos aïeux !

## VIII

Là ! vous pouvez sans dommage  
Rompre votre moule usé,  
Pour qu'à l'œuvre nul hommage  
Ne puisse être refusé.

A grands coups de masse,  
Brisez la cuirasse :  
Que la forme aille en débris,  
Car la cloche est à ce prix !

Le maître expert rompt les entraves  
Quand l'œuvre est mûre au gré de l'art :  
Malheur lorsqu'en torrents de laves  
Le rouge airain s'échappe et part !  
Effréné, d'un fracas de foudre,

Zersprengt es das geborstne Haus,  
Und wie aus offnem Höllenrachen  
Speit es Verderben zündend aus.  
Wo rohe Kräfte sinnlos walten,  
Da kann sich kein Gebild gestalten;  
Wenn sich die Völker selbst befrein,  
Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn.

Weh, wenn sich in dem Schooss der Städte  
Der Feuerzunder still gehäuft,  
Das Volk, zerreissend seine Kette,  
Zur Eigenhilfe schrecklich greift!  
Da zerret an der Glocke Strängen  
Der Aufruhr, dass sie heulend schallt  
Und, nur geweiht zu Friedensklängen,  
Die Losung anstimmt zur Gewalt.  
« Freiheit und Gleichheit! » hört man schallen;  
Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr,  
Strassen füllen sich, die Hallen,  
Und Würgerbanden ziehn umher.  
Da werden Weiber zu Hyänen  
Und treiben mit Entsetzen Scherz;  
Noch zuckend, mit des Panthers Zähnen,  
Zerreissen sie des Feindes Herz.  
Nichts Heiliges ist mehr, es lösen  
Sich alle Bande frommer Scheu;  
Der Gute räumt den Platz dem Bösen,  
Und alle Laster walten frei.  
Gefährlich ist's den Leu zu wecken,  
Verderblich ist des Tigers Zahn;  
Jedoch der schrecklichste der Schrecken,  
Das ist der Mensch in seinem Wahn.  
Weh denen, die dem Ewigblinden  
Des Lichtes Himmelsfackel leihn!  
Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden,  
Und äschert Städt' und Länder ein.

Il franchit l'ancre crevassé ;  
Tout flambe, croule et vole en poudre  
Où l'inferral souffle a passé.  
Devant la force brute et folle,  
L'art créateur tremble et s'étiolé ;  
Aux champs d'un peuple révolté  
Nul fruit heureux n'est récolté.

Malheur lorsqu'au milieu des villes,  
Où couvait la rébellion,  
Le peuple, las des jougs serviles,  
Applique un jour le talion !  
L'émeute alors se pend aux cordes  
Des cloches, qui se font tocsins,  
Et l'instrument de nos concordes  
Hurle un appel aux assassins !  
« Égauls et libres ! » clame ou hue  
La plèbe, et le bourgeois prend peur ;  
Sur places et marchés, cohue ;  
Des bandits sèment la stupeur.  
Des femmes, bourreaux volontaires,  
Pour qui l'horrible est jeu plaisant,  
Mordront, émules des panthères,  
Le cœur de l'ennemi gisant.  
Ce qui fut noble et saint s'efface ;  
Nul bas instinct n'est plus gêné :  
Le bon cède au méchant la place  
Et chaque vice est déchainé.  
Le bond du lion est terrible ;  
Le croc du tigre est peu clément :  
Pourtant le comble de l'horrible,  
C'est l'homme en son égarement.  
N'armez jamais à l'étourdie  
Du feu divin l'aveugle-né :  
Sans l'éclairer, il incendie ;  
Bourgs, villes, tout est ruiné !

## IX

Freude hat mir Gott gegeben!  
Sehet! wie ein goldner Stern,  
Aus der Hülse, blank und eben,  
Schält sich der metallne Kern.  
Von dem Helm zum Kranz  
Spielt's wie Sonnenglanz.  
Auch des Wappens nette Schilder  
Loben den erfahrenen Bilder.

Herein! herein!  
Gesellen alle, schliesst den Reihen,  
Dass wir die Glocke taufend weihen!  
*Concordia* soll ihr Name sein.  
Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine  
Versammle sie die liebende Gemeine!

Und dies sei fortan ihr Beruf,  
Wozu der Meister sie erschuf:  
Hoch überm niedern Erdenleben  
Soll sie im blauen Himmelszelt,  
Die Nachbarin des Donners, schweben  
Und grenzen an die Sternenwelt,  
Soll eine Stimme sein von oben,  
Wie der Gestirne helle Schaar,  
Die ihren Schöpfer wandelnd loben  
Und führen das bekränzte Jahr.  
Nur ewigen und ernsten Dingen  
Sei ihr metallner Mund geweiht,  
Und stündlich mit den schnellen Schwingen  
Berühr' im Fluge sie die Zeit.  
Dem Schicksal leihe sie die Zunge;  
Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,  
Begleite sie mit ihrem Schwunge  
Des Lebens wechselvolles Spiel.

## IX

Sois loué, Dieu que j'invoque !  
Comme un astre au feu serein,  
Lisse et clair sort de sa coque  
Le puissant noyau d'airain.  
Entre chef et base,  
Un rayon l'embrase ;  
Et ces écussons parfaits,  
Certe, un maître les a faits.

Que l'on s'approche !  
Vous, compagnons, entourez-moi :  
On va baptiser cette cloche...  
Son nom ? *Concordia*, ma foi !  
Que seuls l'accord, l'heureuse paix **commune**  
Soient, par sa voix, prêchés à la commune !

Voici son rôle à l'avenir,  
Le maître veut le définir :  
Planant sur la vie ordinaire,  
Dans l'éther bleu, son logement,  
Qu'elle ait, voisine du tonnerre,  
Pour seuls confins le firmament !  
Sa voix animera la voûte  
Avec les astres, dont l'élan  
Poursuit une immuable route  
Et règle le parcours de l'an.  
Aux choses graves, éternelles,  
Soit réservé son timbre d'or  
Et, d'heure en heure, de ses ailes,  
Le Temps l'effleure en son essor !  
Qu'au sort ce bronze prête un **verbe** ;  
Privé de cœur, de sentiment,  
Qu'il soit pourtant l'écho superbe  
De tout terrestre événement ;

Und wie der Klang im Ohr vergehet,  
Der mächtig tönend ihr entschallt,  
So lehre sie, dass nichts bestehet,  
Dass alles Irdische verhallt.

## X

Jetzo mit der Kraft des Stranges  
Wiegt die Glock' mir aus der Gruft,  
Dass sie in das Reich des Klanges  
Steige, in die Himmelsluft !  
Ziehet ! ziehet ! hebt !  
Sie bewegt sich, schwebt !  
Freude dieser Stadt bedeute,  
Friede sei ihr erst Geläute !



---

Et comme, à peine émis, s'altère  
Le son puissant qui nous ravit,  
Ainsi nous sachions que sur terre  
Tout doit périr, rien ne survit.

## X

Maintenant tirez la corde,  
Amenez la cloche au jour :  
Qu'elle monte, qu'elle aborde  
L'air vibrant, son pur séjour !  
Haut ! tirez sans trêve !  
Elle sort, s'élève !  
« Joie et paix à ville et champ ! »  
Dise à tous son premier chant.



# Notes du mont Royal

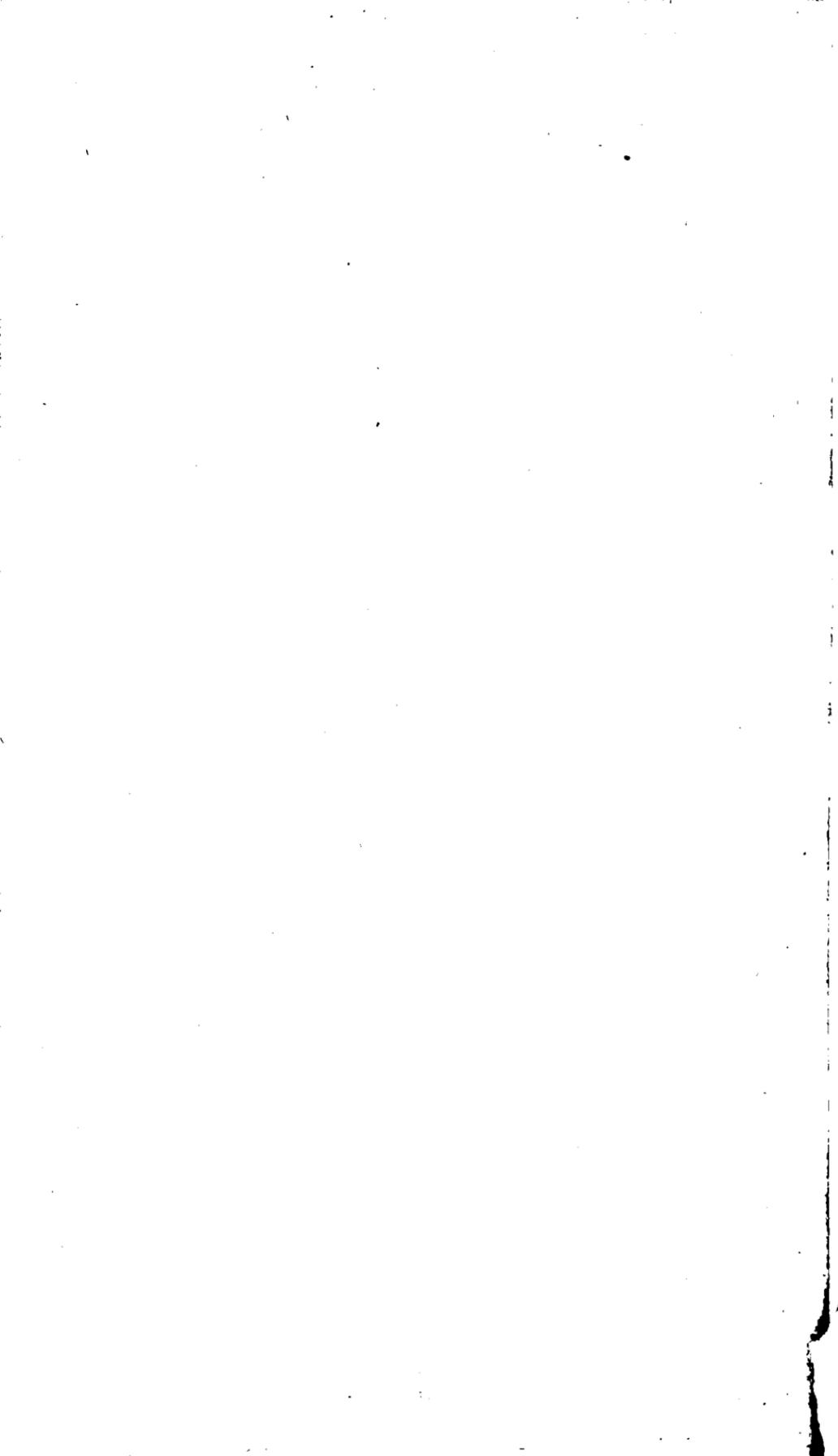
[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

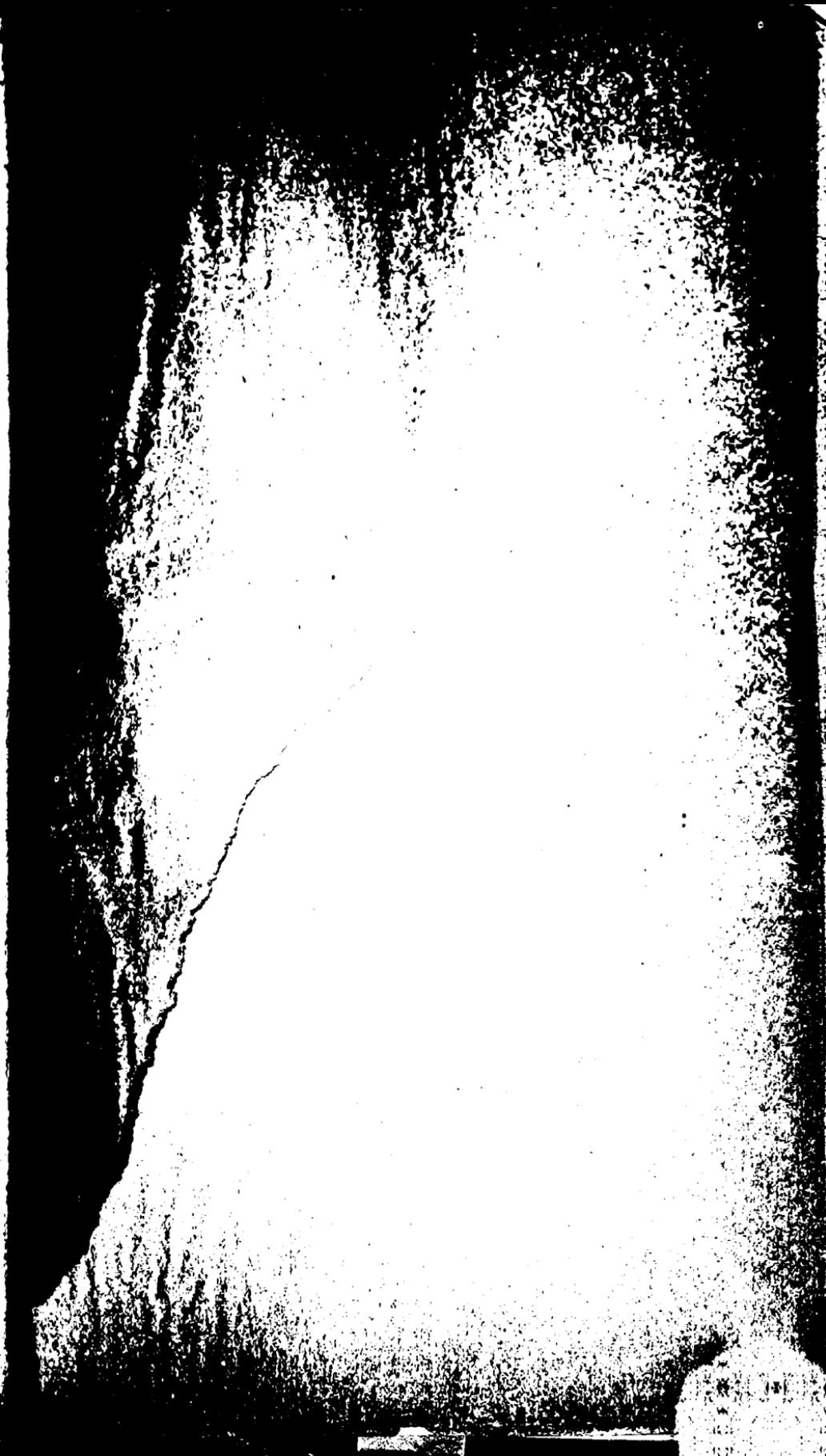
Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

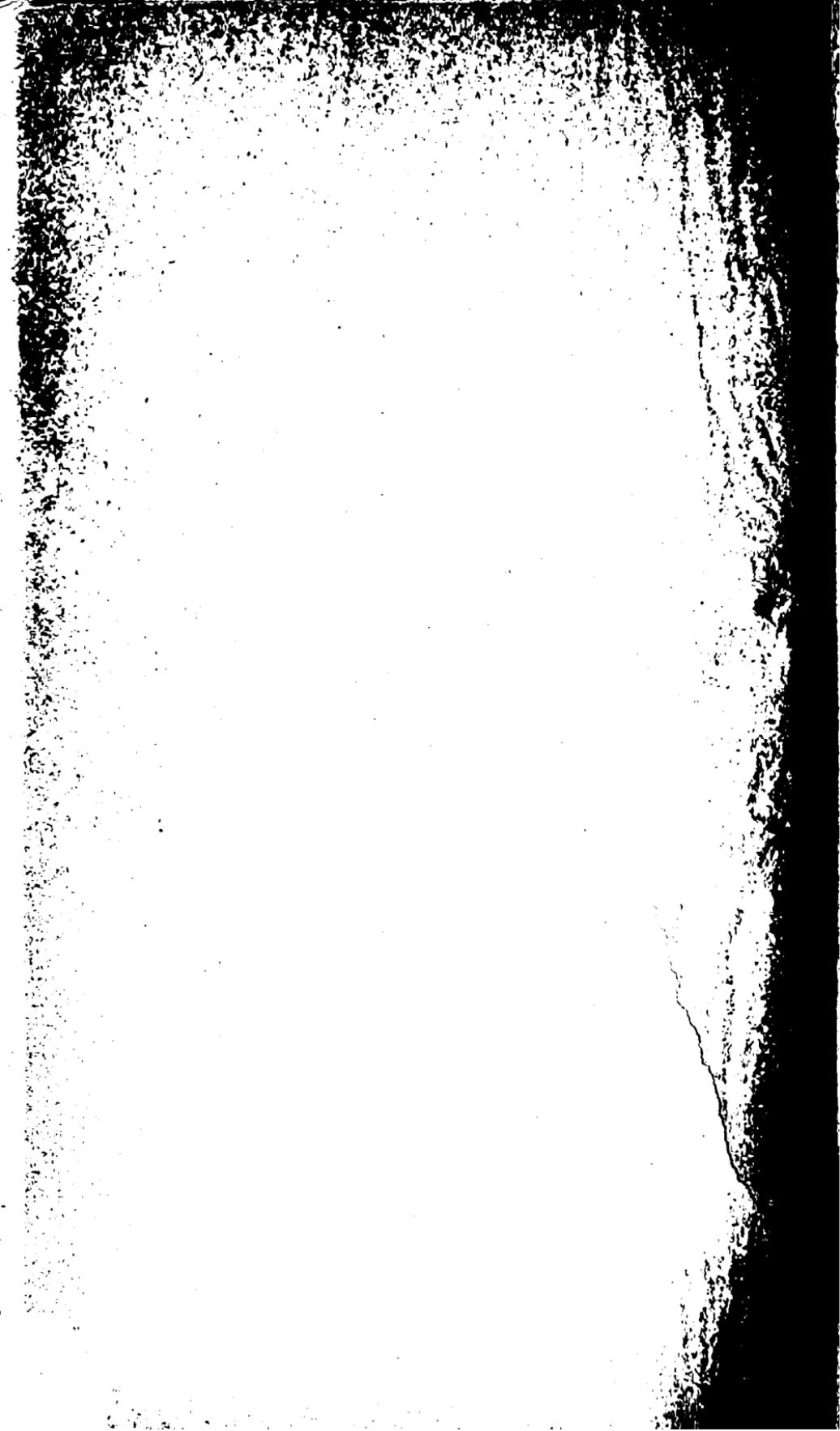
## TABLE

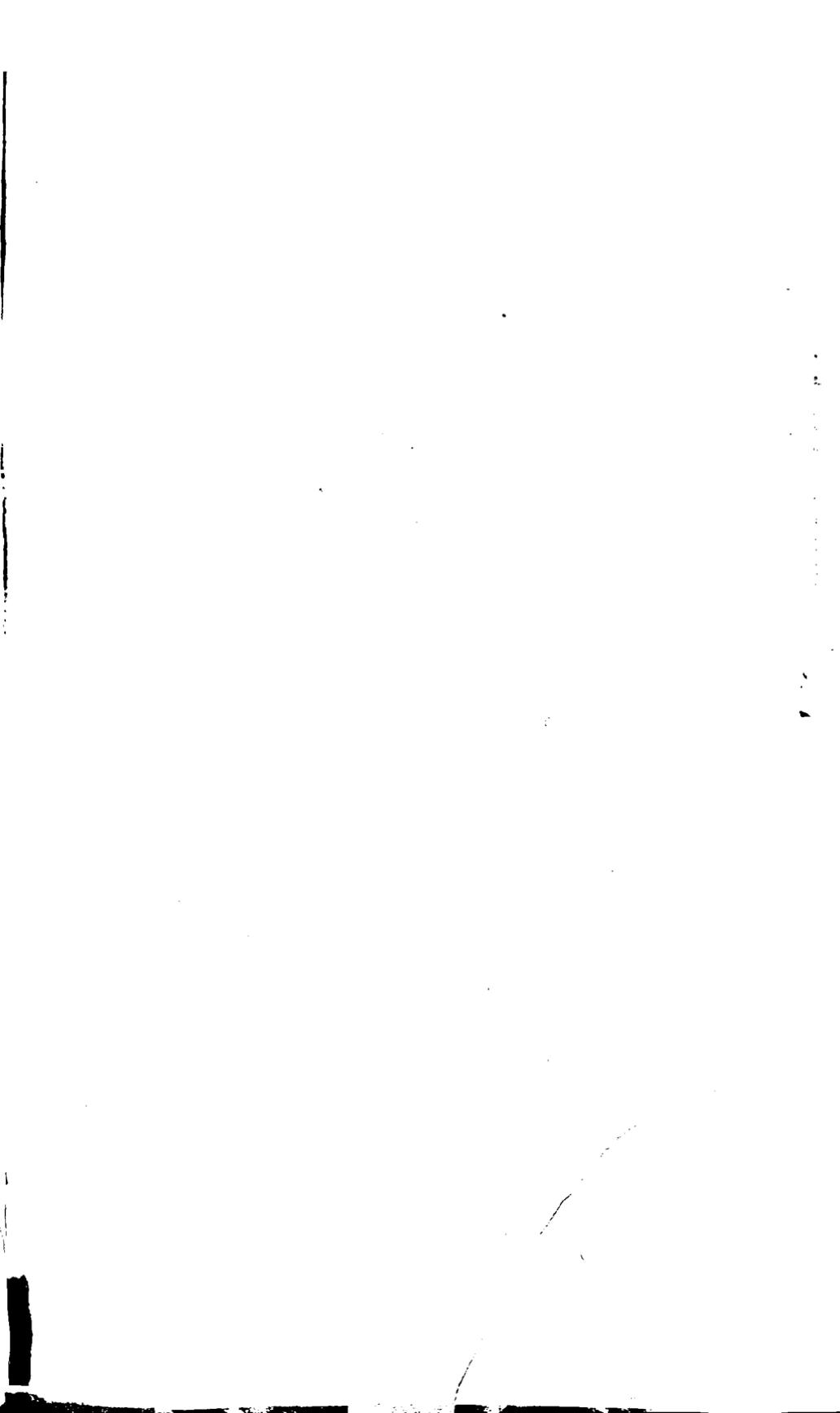
---

	Pages.
Préface de M. L. de Fourcaud.....	v
<i>Le Chant de la Cloche</i> .....	3
Avertissement sur <i>Lénore</i> .....	33
<i>Lénore</i> .....	37









**CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :**

**Sammlung der schwierigen Wendungen,  
Eigenthümlichkeiten und  
Schönheiten der französischen Sprache**

**Dictionnaire des Termes difficiles de la langue française**

**D'UN USAGE TRÈS FRÉQUENT**

**PAR**

**J.-A. GIEBEN**

Grand in-8° jésus, 300 pages de deux colonnes.

**Prix : 7 francs.**